

Avons-nous la prétention d'insinuer que la *Chute de Byzance*, — car c'est ainsi que ce poème doit s'appeler, — soit un chef-d'œuvre ? Allons-nous dire que la France a son épopée, comme la Grèce, l'Italie ou l'Angleterre ? Non, telle n'est point notre pensée. Écrasé par son travail quotidien, et détourné, distrait par les relations du commerce ou du plaisir, Alexis Rousset n'a pas rempli, à la satisfaction de la postérité, le vaste cadre au milieu duquel il a promené son pinceau. Il n'a pas jeté sur la toile des personnages vivants, comme l'ont fait Titien ou Véronèse. Il a peint en grisaille, s'est contenté d'une esquisse, et n'a terminé aucun de ses portraits. Comme Puvis de Chavanne, il fait des hommes qui ne sont pas des hommes, des forêts qui ne sont pas des forêts, des rochers qui ne sont pas des rochers, des mers qui ne sont pas des mers, et cependant l'idée du peintre est sublime ; on s'arrête, rêveur, devant sa toile, et on se demande pourquoi le pinceau n'est pas allé plus avant ?

Dans les épopées qui font nos délices, Achille n'est point Diomède ; Nestor, Ajax, Ulysse ne se confondent pas avec Hector, Pâris ou Énée ; Argant n'agit pas comme Tancrède ; Clorinde, Herminie, Armide, Godefroy de Bouillon, Renaud, Bohémond offrent des traits comme des caractères absolument différents. Chez Rousset, rien ne distingue un guerrier d'un autre ; aucun type ne fait image et n'a un cachet particulier.

Dans Homère, Virgile, Milton, Ossian, on voit des terres, des fleuves, des vallées. Le peintre, inspiré par la poésie, peut reconstruire la campagne telle que le poète l'a chantée. Dans Alexis Rousset, pas un vers n'est consacré à ces sites admirables de l'Europe ou de l'Asie, à ces coteaux riants, à ces flots célèbres dans l'antiquité, à ce large Hellespont, à ce bras de mer à l'aspect féérique, à cette Corne d'or chargée de milliers de barques et de navires qui s'enfonce, comme un coin, dans la vallée, et qui reflète, à droite et à gauche, l'immense cité, reine du monde, le triste Phanar et les riants faubourgs, les villes actives de Galata et de Péra ; et, enfin, là-bas, tout au fond, rien pour ce petit fleuve, le Barbysès, coulant sous un ciel nacré le plus léger et le plus doux du monde. On dirait que Rousset ne les a jamais vus ni contemplés, non seulement des yeux du corps,